

LA JEUNESSE “RÉVOLTÉE”, LE SYNDICALISME, LA GRÈVE DES MINEURS DE 1963 ⁽¹⁾ ...

Certes, après la guerre la jeunesse fut plus nombreuse à se précipiter vers des révoltes somptueuses mais, comme je l'ai déjà souligné, elle le fit en marge des partis et des idéologies dans des organismes construits à partir de choix lunatiques qui brisaient le jeu et laissaient désarmées les organisations ouvrières, y compris l'organisation des anarchistes!

Ce va-et-vient de la jeunesse, sa désinvolture, cette impression qu'elle donnait de «passer» à travers les organisations révolutionnaires pour faire un instant joujou avec les grandes principes, faire chier papa, snober les «grosses» têtes des partis, ne nous épargnait pas plus, nous les anarchistes, que les autres, et contribua à l'instabilité de notre organisation. Cependant, elle ne fut pas sans nous procurer quelques avantages car elle rappela dans les familles, comme dans les organisations, que l'anarchisme existait toujours. On en parla, et on en parle encore comme une de ces effroyables perversions guettant les «chères têtes blondes», ou comme une immense rigolade vécue par une adolescence tapageuse. Mais nous aussi, secoués comme les partis de cette turbulence, nous en retirerons des avantages incontestables et certains de nos militants, aujourd'hui à l'organisation de notre Fédération et de son journal, viennent de ces temps qui furent paradisiaques pour une jeunesse qui, un instant, rêva de marcher hors des clous.

Cependant les inévitables ennuis propres au mouvement libertaire, qui sont le fruit d'une liberté que les militants passionnés ne sont pas en état d'assumer pleinement, vont de nouveau secouer notre organisation. Comme d'habitude nous allons nous retrouver aux prises avec des jeunes gens qui ont inventé une anarchie particulière à laquelle le marxisme sert d'épine dorsale et qu'ils vont essayer de nous imposer. Ils trouveront chez nous un terrain favorable. Nous ne fûmes pas les seuls, direz-vous, dans ces années soixante à être victimes de ce phénomène qui toucha toutes les organisations, en particulier le Parti communiste, mais, chez nous ils bénéficieront d'un climat unique, le respect de la liberté de chacun, pour nous une bible, favorisant les ennemis de la liberté introduits dans nos milieux. Et une nouvelle fois nous serons obligés de montrer les dents.

Pour une partie d'entre nous le mouvement syndical était le relais indispensable pour véhiculer un socialisme de caractère libertaire et, au moins dans un premier temps, pour faire comprendre aux travailleurs les limites de la démocratie parlementaire et les nécessités de la dépasser.

Or, si dans notre pays le morcellement du mouvement syndical avait contribué à sa politisation, cette politisation n'avait pas abouti à une perversion totale de la base, et un peu partout dans le pays et au sein même des centrales syndicales il restait des plages dans les professions ou dans les unions où subsistait l'esprit, sinon la lettre, du vieux syndicalisme révolutionnaire traditionnel au pays. Au cours de cette

(1) Titre *Anti.mythes*.

période les mouvements de grève de caractère national furent nombreux, souvent impulsés à la base par le *Comité des syndicalistes révolutionnaires*. Ainsi en 1963, lors de la grande grève des mineurs au cours de laquelle un d'entre nous, Emile Menu, jouera un rôle non négligeable, avec un autre camarade je parcourus le bassin minier en voiture pour visiter les puits où les anarchistes étaient présents, même si cette présence était modeste, pour prendre contact avec les militants. Ce que je me rappelle le mieux et qui m'a le plus étonné c'est cette conversation avec un ingénieur appartenant à Force ouvrière. J'émettais des doutes sur l'avenir de la profession et j'eus alors la surprise de voir cet homme intelligent, passionnément agrippé au romantisme du charbonnage, ce charbonnage qui avait au cours des années passées coûté tant de sang et tant de larmes; il considérait avec déchirement le remplacement progressif du charbon par d'autres énergies plus saines. Le complexe de *Germinal*, c'est sûr. Il me semble que pour certains la peine des hommes soit un enrichissement. Les vertus du travail, la nécessité de l'effort, la noblesse de la tâche, le mouvement ouvrier du début du siècle s'est bercé de conneries qui ont servi un patronat, et le respect porté aux outils de l'exploitation de l'homme par l'homme furent un élément de sa pérennité. On voit encore cela de nos jours et seuls les anarchistes se débarrassèrent, malgré Proudhon, de ce bavardage sur «la belle ouvrage». Le travail ne devient une servitude acceptable que lorsqu'il est débarrassé de l'exploitation et qu'il laisse le temps nécessaire à des activités qu'aucune nécessité autre que le goût de créer pour soi-même impose. Mon ingénieur n'en était pas encore là et parut tout surpris lorsque je lui rappelai le *Droit à la paresse* de Paul Lafargue!

Mais les jeux étaient faits, et il suffira au gouvernement de manier avec discernement le bâton ou la carotte pour que tout rentre dans l'ordre avec une augmentation des salaires symbolique que le capital rattrapera en peu de temps par l'augmentation des prix.

La prospérité économique contribuera à «assainir» le climat social. Le jeu politique qui se livrait à l'ombre du général et que celui-ci entretenait à l'aide de formules nobles, ronflantes, sarcastiques, amusait le tapis. Mitterrand, ce petit rescapé de la IVème République au passé lourdement chargé, paraissait léger contre le grand Charles qui avait pris du volume. Les communistes avec leurs 22% d'électeurs croyaient au miracle. L'extrême gauche, à laquelle nous appartenions, essayait de maintenir en attendant chaque jour la fin d'un régime qui résistait bien à la chienlit politicienne et qui, de toute façon, mourait plus de ses contradictions et de son usure que des coups que lui portaient ses adversaires.

Les usines tournaient, les salaires augmentaient, chaque ménage ouvrier avait au moins sa deux-chevaux pour partir en vacances...

Maurice JOYEUX.
